

# Alexandre Vialatte



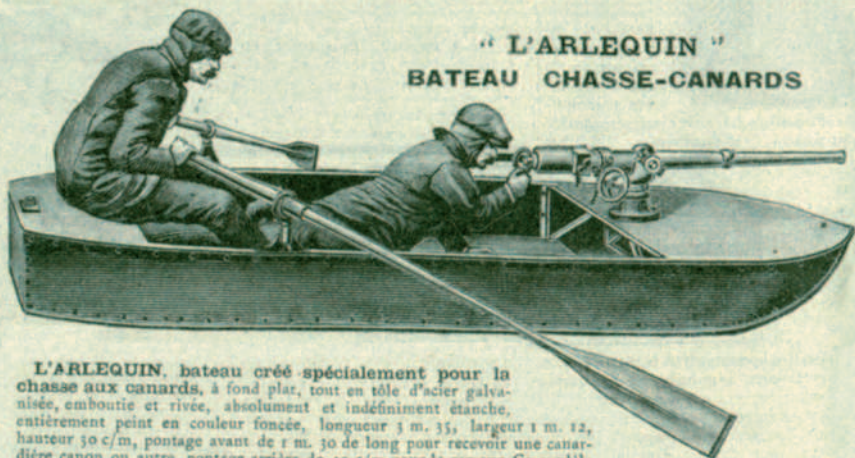
## Le Cri du canard bleu

La chasse aux canards sauvages, au col vert, est l'un des sports d'hiver les plus passionnants par l'intérêt de la poursuite pleine de tactique et de ruse qu'il exige.

Toutefois les chasseurs qui pratiquent ce genre de chasse savent combien il devient de plus en plus difficile de s'approcher de ces volatiles, qui détiennent pour ainsi dire le record de la perspicacité. Aussi croyons-nous répondre à une véritable nécessité en annonçant le vêtement représenté par les gravures ci-dessus. Il se compose d'un paletot fait avec des herbes de marais très longues, très légères, très souples et très solides, tressées à l'intérieur d'une façon très

curieuse, ce qui rend le vêtement excessivement résistant. Il est complété par un capuchon-pèlerine fait avec les mêmes herbes et qui, lorsqu'il est placé sur la tête du chasseur déjà muni du paletot, le transforme en un véritable amas de jonc absolument méconnaissable. Ainsi dissimulé, le chasseur, sans être le moins du monde gêné dans ses mouvements, peut s'approcher lentement ou attendre les canards sans éveiller aucunement leur attention. Le vêtement en jonc est presque imperméable et inusable.

0225. Vêtement en jonc, modèle spécial de la Manufacture Française d'Armes et Cycles, poids 2 kil. 7.50



" L'ARLEQUIN " BATEAU CHASSE-CANARDS

**L'ARLEQUIN**, bateau créé spécialement pour la chasse aux canards, à fond plat, tout en tôle d'acier galvanisée, emboutie et rivée, absolument et indéfiniment étanche, entièrement peint en couleur foncée, longueur 3 m. 35, largeur 1 m. 12, hauteur 30 c/m, pontage avant de 1 m. 30 de long pour recevoir une canardière canon ou autre, pontage arrière de 40 c/m pour le rameur. Ce modèle est très stable, d'un faible tirant d'eau, et peut passer facilement à travers les végétations (Voir page 407 la description complète et le prix de ce bateau, ainsi que la désignation de nos autres modèles).

le dilettante

DU MÊME AUTEUR  
chez le même éditeur

*Les Amants de Mata Hari*, 2005.

*Au coin du désert*, 2002.

*La Complainte des enfants frivoles*, 1999.

*L'Oiseau du mois*, 1995.

*Dires étonnants des astrologues*, 1993.

*Le Fluide rouge*, 1990.

*L'Auberge de Jérusalem*, 1986.

(réédition dans *La Complainte des enfants frivoles*)



Alexandre Vialatte

*Le Cri du canard bleu*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

Couverture: © Catalogue Manufrance  
© le dilettante, 2012  
ISBN 978-2-84263-737-8

## *Comment je suis devenu auvergnat*

Je ne me souviens plus quand j'ai rencontré les œuvres du fameux chroniqueur du journal clermontois *La Montagne*. Je ne suis pas tombé dedans quand j'étais petit, j'ai plutôt trébuché dessus entre un retour d'Afrique et un départ pour l'Amazonie. Qu'importe, car il n'est jamais trop tard pour puiser de la joyeuse énergie dans les textes d'Alexandre Vialatte. Je veux croire que c'était au moment précis où j'en avais le plus besoin, à l'âge auquel je pouvais les

digérer avec légèreté, me rapprochant de l'état de Grande Frivolité, « quand l'âme désabusée prend des ailes de mousseline et s'envole comme une fumée bleue » dit Vialatte.

Ensuite, ils ne m'ont plus jamais quitté. Je les garde à portée de main et j'y prends de temps en temps quelques cuillerées. Cela suffit à éloigner les importuns comme de croquer une gousse d'ail ou de déballer un livarot. Les oiseaux de malheur sont alors dissuadés de nicher sur votre tête. C'est exhilarant comme de la vodka polonaise, bienfaisant comme la gibelotte d'une tante de province. Au repas dominical n'apportez plus un gâteau crémeux, mais un recueil de chroniques du grand Alexandre, c'est moins sucré, plus roboratif et un plaisir tellement plus durable. Nul doute que des savants, qui en ont dans la besace, sont en train de calculer combien d'années de vie supplémentaire Vialatte procure au lecteur moyen.

J'aime la façon dont l'excellent Alexandre pare les « grands » hommes d'inépuisables vertus tout en les habillant pour l'hiver. Je reconnais son sérieux par son usage intensif

du dictionnaire, par exemple quand il affirme que la mer est étonnante car tous les poissons ont les yeux écarquillés. Il glorifie la munificence du monde, le mondain comme le Grand Chosier et l'immense bestiaire qui l'anime. Mais à trop passer la brosse à reluire on use le cuir. Il glisse avec aisance sur la pente savonnée de l'ironie, de là à la gauserie acidulée, quand il loue ensemble le Gange et la Dore qui coule sous le vieux pont d'Olliergues dans le Puy-de-Dôme, quand il encense les dieux olympiens et l'homme au chapeau mou qui attend l'autobus 27 au coin de la rue de la Glacière.

Cet art du dérapage du général au particulier, du trivial au sublime et vice versa, cueille le lecteur à l'estomac, le relève d'un direct dans le noyau suprachiasmatisque et le laisse en plein vertige métalogue, terrassé par l'incongruité et secoué de rire par la cocasserie la plus inattendue. Un vialattéen distingué a dit qu'il prend le monde par les pieds, mais au niveau des oreilles, et le retourne à l'endroit. En définitive c'est la poésie qui filtre à travers les fentes de l'insolite. Elle coule limpide, en mots travaillés



au tarabiscot dans la masse étymologique, entre les rêveries d'enfant, les aspirations sublimes d'adolescents torturés par les amours impossibles qui forgent les sombres destins des héros de ses romans. Le jeune Étienne Berger, déjà ébranlé par la divine danseuse d'une affiche de cirque, est ensorcelé par un canard bleu de Colombie offert par son institutrice aussi blonde qu'exaltée. Désormais, certains soirs, il tendra l'oreille au cri du canard bleu, appel extravagant d'une enfance perdue.

À côté de Saturne et ses anneaux, de l'impétueux Amazone, des fosses océaniques sans fond et des Andes glacées, il y a l'Auvergne, son chèvretton odorant, ses papeteries, ses fermes qui sentent le champignon et le suint et enfin l'Auvergnat, poilu comme le yeti, farouche arapède accroché aux volcans, buvant son chanturgue mais vendant son eau minérale. Malgré les allusions permanentes à cette contrée dans ses écrits, il serait dangereux de prendre Vialatte pour un écrivain régionaliste. Son Auvergne est éternelle. Elle sera encore là quand tous ses volcans se réveilleront et que l'humanité

aura disparu. C'est un absolu, un mythe gonflé comme un soufflé au saint-nectaire, quelque part entre le Walhalla et les champs élyséens, entre Tombouctou et le Chimborazo, un lieu perdu peuplé de dinosaures, posé sur les étagères du service des objets trouvés que quiconque peut s'approprier, pour peu qu'il en donne une description approximative à l'employé du bureau de la rue des Morillons.

Je suis natif du Haut-Rhin, abreuvé d'air du Ballon d'Alsace (je précise au passage que l'alsace ne se boit pas en ballon mais dans un verre à longue tige) mais les poumons noircis par les fumées des filatures de Mulhouse. Comme en Auvergne on y déguste du fromage au bouquet corsé (le munster), les vendanges sont tardives à cause d'un rude climat et l'enclavement pousse les cadets de famille vers les marges de l'empire. En 1930 mon grand-père fit Alger-Fort-Archambault en chassant les papillons et moi je collecte d'autres insectes entre l'Ogooué-Ivindo et la montagne de Kaw. Ces régions grouillent de serpents, de cancrelats géants, d'anthropophages juste repentis, d'Alsaciens et d'Auvergnats

en bandes molletières et casque colonial. De retour en métropole pour soigner mon paludisme, je suis allé sur la mer de Glace pour me rafraîchir les idées, et là, j'ai rencontré la plus maritime des Auvergnates. Plongeuse avertie, avec elle j'ai découvert l'ivresse des profondeurs amoureuses et la prodigieuse richesse des coraux de l'océan Indien. Ensemble nous avons rencontré la Crevette pistolet, l'Épibule trompeur et le Requin-baleine. Nous avons été surnommés, par la mâle confrérie des hommes grenouilles, les plongeurs de Peynet car nous nous tenions toujours par la main.

On voit par là qu'il est inutile d'essayer d'échapper à l'Auvergne. Elle vous attend au coin de la rue, sur les sommets de l'Hindou Koush, dans les petites annonces du samedi ou dans un vieux catalogue de la Manufacture des Armes et Cycles de Saint-Étienne. Le temps soi-disant gagné à éviter l'Auvergne et ce qu'elle réveille en nous est perdu pour toujours. Alors laissons-nous aller, prenons la frivolité avec le même sérieux que Vialatte, penchons-nous sur les choses insignifiantes, les vestiges fruités de l'enfance. Tant que

nous avons le foie solide et les hanches mobiles, il est temps d'entrer en désinvolture attentive et négliger nos devoirs les plus sacrés qui peuvent toujours attendre.

François Feer



## *Les Deux Berger*

*Ce texte, encore inédit au bout de quatre-vingts ans, aurait dû s'appeler Le Fidèle Berger. C'est le titre qui figurait en tête du manuscrit, avec Le Cri du canard bleu et L'Auberge de l'arc-en-ciel. Et c'est bien sous ce titre qu'Alexandre Vialatte et Henri Pourrat le mentionnent plusieurs fois dans leur correspondance de 1933. Ce qui permet de le dater.*

*L'auteur n'a jamais cherché à publier cet écrit, qu'il considérait inachevé, ou comme la partie d'une œuvre à venir, mais en a repris le titre pour*

*son roman de guerre paru en 1942, dont le personnage principal se nomme lui aussi Berger. Ce patronyme, symbolique, est leur seul point commun.*

*D'ailleurs Berger n° 2 n'a pas de prénom.*

*Berger n° 1, lui, se prénomme Étienne.*

*À la tienne, Étienne!*

Pierre Vialatte

La Beauté ne s'explique pas. Elle s'impose, elle vous saisit. Elle vous laisse un signe au passage ; on le reconnaîtra toute sa vie. Elle vous attrape et vous conduit par des chemins qui sont à elle. Quand elle vous lâche, elle vous laisse des bleus sur vos poignets.

Ce fut à l'âge de sept ans qu'Étienne Berger fut soudain mis en sa présence. Il s'en approcha, interdit, tendit un doigt pour la toucher, mais, le sortilège étant plus fort, le laissa retomber inerte, et ne s'éloigna



que lorsque la « chandelle » qui s'allongeait à la façon d'une stalactite sous son nez vint glacer sa lèvre inférieure avec un goût de sel ; alors il bâtonna ses chèvres, renifla et partit lentement.

Il ne l'oublia plus jamais ; tels ces gens qui restent boiteux d'avoir servi de route à l'éclair.

Un monsieur – qui avait eu tort – avait collé en effet sur le pare-neige (imagine-t-on pour qui, pourquoi, à ces altitudes écrasantes ?) quatre affiches, aussi dorées que regrettables.

Et la première était de la Suze, avec une belle bouteille d'une couleur profonde, aussi nette qu'une photographie ; et trente lieues de paysage par-derrière, au bord d'une forêt de sapins. Celle-là sentait l'Helvétie, la résine et le calvinisme.

La seconde était du cirque Omar, dans un style opulent et rouge qui évoquait le théâtre et l'Asie. Des ours blancs comme des manteaux de neige jonglaient là sur un sucre en vrac qui représentait des banquises, au bord d'une mer bleue comme l'azur des lingères, au pied d'une aurore boréale. Ils se lançaient un ballon rouge autour d'un grand numéro d'or porté par une banderole bariolée de

quatre ours blancs de l'océan Arctique. Au-dessous, dans un médaillon, coiffé d'une casquette d'amiral, le portrait du dompteur lui-même : « Omar Kali, le seul dompteur français. »

Sur la troisième un tigre du Bengale abattait d'un seul coup un rideau de roseaux et menaçait de dévorer un cadre ovale dans lequel le frère d'Omar, revêtu d'un frac impeccable et décoré du Nicham Iftikar, semblait appuyer l'assertion qu'on pouvait lire en grosses lettres : « Le cirque Kali ne change pas de nom. »

Mais la quatrième, entre toutes, bariolée comme une toupie neuve, était éblouissante, d'or, de pourpre, d'azur et de plantes vertes : c'était celle des « Ballets Féeriques ». Sur un fond d'arcades mauresques rehaussées d'arabesques d'or, une pyramide éblouissante de danseuses en maillot rose, avec des diadèmes et des tulles, des aigrettes et des pailletis, déployaient leur grâce aérienne. La plus belle avait des cheveux blonds et portait une robe blanche comme une chemise de noces. C'était celle-là qu'Étienne Berger avait distinguée entre toutes.

La petite Amélie, qui jouait avec lui, était venue les contempler le lendemain, toutes luisantes de colle fraîche. Ils étaient restés éblouis.

– Laquelle tu choisis? avait dit Amélie.

Et Étienne, tendant un doigt, car il n’osait approcher la merveille, avait désigné la princesse, la dame, la reine enfin, celle qui avait la robe blanche.

– C’est ta fiancée, expliqua Amélie.

Amélie connaissait la vie, le nom qu’il faut donner aux choses.

Au dîner, la maman d’Étienne lui demanda :

– À quoi penses-tu?

Il tenait sa fourchette en l’air et regardait dans le vide avec un air idiot, du côté de la grande cheminée.

– À rien, dit-il.

Et il fixa la porte. La dame du Ballet, docile à son regard, et subtile comme une fumée, quitta la cheminée, d’où elle était sortie de la flamme, erra un instant dans la pièce pour faire des pointes devant la porte vitrée, ce qui n’empêchait pas Étienne de voir la petite réclame du Byrrh qui se dessinait à l’envers sur le carreau, en lettres blanches sur

fond rouge, à travers le corps diaphane et rose de la danseuse. Elle disparut finalement dans le feuillage du laurier qu'on mettait à l'abri dans la salle pour l'hiver, où sa dernière plume d'autruche qui dépassait encore s'effaça.

Étienne ne vécut plus désormais que dans la complicité charmante, cruelle aussi, d'un monde de tulle et de mousseline blanche. Il revint souvent la regarder sur l'affiche, au soir tombant, à la sortie de l'école ou en revenant de garder les chèvres. Un jour, effrayé de son audace, il lui caressa les cheveux ; une autre fois, d'un geste sacrilège, il osa toucher ses épaules. Elle ne s'évanouit pas. Certains soirs, sous l'effet d'une ombre, on eût dit qu'elle remuait.

– C'est la bonne amie d'Étienne, dit un client de l'auberge paternelle qui avait surpris le manège de l'enfant.

– Comment elle s'appelle, Étienne ?

Le client n'était pas trop intimidant. Étienne répondit : « Estelle », à voix très basse. C'était un nom qu'il avait lu sous une image dans un livre de prix de son oncle Félix, et qui lui paraissait princier.